

Le n° 20 de la rue Vilin

Histoire de la rue Vilin.

Ouverte en 1846, la rue Vilin est une voie de Ménilmontant qui porte le nom d'un ancien propriétaire de terrains du quartier, M. Vilin. Celui-ci entrepreneur et architecte fut Maire de Belleville en 1848. Cette voie fut classée comme «rue» dans la voirie parisienne en 1863.

Dès son origine, elle partait de la rue des Couronnes, au niveau du n°29, s'élevait en pente douce en ligne droite vers le nord-est, traversait la rue Julien Lacroix, s'incurvait légèrement sur la droite aux environs des n° 31 et 33, puis se dirigeait vers la gauche au niveau du n° 49 délaissant à ce niveau les escaliers droits de l'impasse Julien Lacroix autrefois appelée impasse des Envierges, avant de se terminer par un escalier double qui rejoignait la rue Piat.

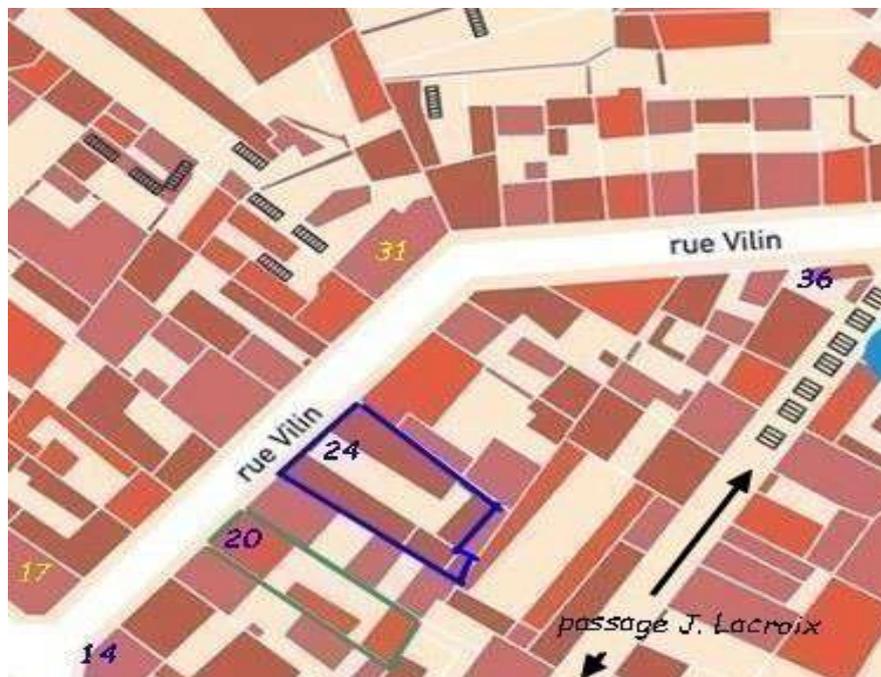


Escaliers de la rue Vilin photographés en 1947 par René-Jacques

Dans cette rue à la chaussée pavée, aux trottoirs étroits, la circulation était peu importante, du fait du double escalier qui l'obstruait à son extrémité. C'était alors un terrain de jeu idéal pour les enfants qui pouvaient dévaler les escaliers ou jouer tranquillement dans la rue. (1)

Les familles Delville au n° 20 rue Vilin

Dans la partie supérieure de la rue, au-delà de la rue Julien Lacroix, se trouvait l'immeuble affichant le numéro 20. C'est là que vécutrent deux de nos familles Delville. L'immeuble comportait trois bâtiments: l'un en façade qui avait quatre étages, l'autre en arrière qui s'ouvrait sur la cour et au fond un atelier.



Henri Delville, né en mai 1900 à Villeneuve-Saint-Germain près de Soissons, habitait à Paris, dans le XV^{ème} arrondissement, au n° 85 rue de l'Eglise, dans le quartier Boucicaut quand il passa le conseil de révision en 1920. Il était alors agriculteur. Il épousa Suzanne Collet, une native de l'Aisne, le 3 juin 1922 à Villeneuve. Il était alors chauffeur à Soissons. Le ménage s'installa dans cette ville, au 64 rue du faubourg de Reims. Après avoir quitté Soissons où il avait laissé sa fille aînée Jacqueline, née en avril 1923, à la charge de ses beaux-parents, Jules et Estelle Collet, Henri Delville habita quelques temps à Méru dans l'Oise, avec sa femme et sa seconde fille, Rolande, née en 1925. C'est là qu'il résidait en mai 1926 et c'est là que naquit son troisième enfant, Henri en février 1928.

Par la suite, Henri trouva du travail à Paris comme ouvrier en fonderie. Il chercha à se loger dans le quartier de Belleville où habitaient déjà ses soeurs, Henriette et Jeanne. C'est dans l'immeuble du n°20 de la rue Vilin qu'il vint habiter, à condition que sa femme Suzanne tienne la loge de concierge.

Celle-ci accoucha à l'hôpital Tenon de Marcelle, le 26 juillet 1929 et retourna très vite tenir la loge. Trois ans plus tard, en octobre 1932, c'était au tour d'Andrée, la benjamine, de voir le jour à l'hôpital Tenon et de rejoindre rapidement le domicile du 20 rue Vilin.

Sur la photographie que l'écrivain Georges Pérec fit de cet immeuble en novembre 1972, au rez-de-chaussée du n°20 de la rue Vilin, à gauche de la porte d'entrée, étaient encore visibles deux fenêtres aux volets fermés. C'étaient celles de la loge qui comportait deux pièces comme tous les logements qui se trouvaient dans les étages. C'était l'endroit précis où demeurera toute la famille de Marcelle Delville, du début 1929 à la fin 1936, à savoir le père Henri Delville, la mère Suzanne et quatre de leurs cinq enfants. La grande cuisine servait de loge et la chambre était si exigüe que les enfants dormaient ensemble dans des lits-cages qui étaient repliés dans la journée.

En novembre 1931, Jeanne, la jeune soeur d' Henri et sa famille vinrent habiter au n°20 de la rue Vilin. Jeanne venue à Paris pour travailler, avait non seulement trouvé une place de crémère, mais aussi son mari, Marcel Massé un garçon de café parisien, né dans le 15ème arrondissement dans le paisible quartier de la rue Périchaux près de la Porte de Vanves et qui avait passé presque toute son enfance dans le 19ème arrondissement, au 11 avenue du Pont de Flandres. Neuf mois après leur mariage, naissait leur fils René, en avril 1924. La petite famille vécut alors près de la rue de Belleville, à proximité de la station de métro Pyrénées, à savoir trois ans au n° 55 de la rue Rebeval puis quatre ans au n°24 de la rue Rampal toute proche. Après avoir séjourné huit mois à Antony, en 1931, Jeanne et Marcel emménagèrent au 3ème étage du bâtiment de façade du n° 20 de la rue Vilin.

Jeanne n'était pas la seule fille Delville à avoir quitté le Soissonnais pour gagner la capitale. En effet, sa soeur Henriette vivait à Paris, dans le 19ème arrondissement, au moins depuis son mariage en avril 1918 avec Joseph Joany. Divorcée en août 1932 de cet inspecteur de police, elle intégra le 20ème arrondissement, après avoir traversé la rue de Belleville et s'installa non loin de son frère Henri et de sa soeur Jeanne. Elle vivait au n° 341 de la rue des Pyrénées lors de son second mariage, en avril 1936 avec l'entrepreneur de travaux publics Antoine Margand .

L'enfance de Marcelle dans la rue Vilin.

Marcelle se souvient de quelques bons moments qu'elle vécut dans ce quartier pendant les dix premières années de son existence.

Comme toutes les fillettes habitant dans sa rue, elle fréquentait l'école communale de filles, au n° 31 de la rue Etienne Dolet. Sa camarade de classe préférée était Berthe Herzenberg, une fillette juive de son âge qui habitait aussi au n°20, mais dans le bâtiment de la cour. Les deux amies jouaient souvent ensemble dans cette cour.

Puis, la famille Herzenberg déménagea et s'installa un peu plus haut dans la rue, au n°24, justement là où l'écrivain Georges Pérec vécut ses six premières années, de 1936 à 1942. Mais quel logement exactement occupait la famille Herzenberg? Les parents de Georges habitaient dans le long bâtiment de droite, celui qui avait un double perron, tout particulièrement dans le logis de droite qui donnait sur le salon de coiffure tenu par sa mère.

De tout cela, Georges Pérec n'était lui-même pas très sûr: *" Il me semble que David, Rose, Isie, Cécile et moi vivions ensemble."* et *" Esther m'a dit un jour que Rose et David habitaient au 24 un local différent de celui de mes parents et qui était une loge de concierge. Cela veut peut-être dire que c'était au rez-de-chaussée et que c'était tout petit."* (2) Il faut rappeler que David et Rose étaient ses grands-parents Peretz, Isie son père (Izy ou Isaac- Judko Peretz) et Cécile sa mère (Cyrla Szulewicz).

Les Herzenberg occupaient-ils le logement de gauche au rez-de-chaussée ou bien celui qui se trouvait à l'étage? Logeaient-ils dans la petite maison située au fond de la cour ? Ce que Georges Pérec qualifiait de "clapiers" n'étaient-ils pas des débarras, des serres où les habitants entreposaient leur matériel et leurs marchandises, car n'oublions pas que les parents Herzenberg étaient marchands de quatre-saisons.

Revenons à Marcelle et à son enfance dans la rue Vilin. Dans un des logements situés à l'étage de son bâtiment, habitait une certaine Madame Prunier qui l'emmenait parfois aux Buttes Chaumont. Cette voisine assise sur un banc, tricotait tout en la surveillant qui profitait du jardin. Quelquefois, c'était une autre voisine, très élégante qui s'occupait de sa soeur Rolande.

Très souvent elle et son frère jouaient dans la rue avec les enfants juifs qui habitaient juste en face de chez eux.

Marcelle aimait regarder travailler le bourelrier qui oeuvrait, sur le trottoir d'en face. Elle remarquera plus tard que celui-ci n' était pas indifférent aux charmes de sa soeur Rolande et qu'il *"lui faisait du gringue" !!*

Où donc sa mère faisait-elle ses courses?

Juste à côté de chez elle, en fait au n°18, il y avait un bistro tenu par M. Lamour qui était aussi marchand de vin. C'est là que ses parents se fournissaient: "*Va chercher du vin chez Lamour!*" lui demandaient-ils souvent. Ce commerçant appréciait sa politesse: "*Comme elle est polie cette gosse!*" Marcelle se rappelle qu'un jour, un de ses occupants mit le feu au magasin en manipulant des produits inflammables. La fumée s'était propagée jusqu'en haut de l'immeuble voisin. Ce bistro deviendra plus tard le café-bar "Le Constantine" que jouxtera l'hôtel meublé du même nom.

Elle se souvient très bien de l'épicier où sa mère se fournissait. Il s'appelait M.Voisin, mais elle ne se rappelle plus à quel numéro de la rue se trouvait le magasin, sauf qu'il se trouvait à l'angle de la rue Vilin et de la rue Julien Lacroix. En fait, il s'agissait du n°17. Comme elle aimait aller y acheter du gruyère râpé! Il en restait bien peu à son retour...

Les déplacements de Marcelle ne se bornaient pas à la rue Vilin. Parfois, elle grimpait avec son frère Henri les marches du double escalier qui clôturait la rue Vilin, sans s'occuper des maisons insalubres du haut de la rue qui commençaient à être démolies. De là, elle traversait la rue Piat et se précipitait dans le square qui s'étendait à cet endroit, à cette époque.



Le haut de la rue Vilin en 1933 (Ilya Ehrenbourg)



Le même endroit filmé en 1936 (Ménilmontant de R Guissart)

Elle se souvient très bien d'être allée, en 1936, avec son frère Henri, et peut-être avec sa soeur Rolande, rendre visite à la Tante Henriette, mariée depuis peu avec Antoine Margand. Sa maman avait bien recommandé à Henri qui n'avait que huit ans, de faire attention à sa petite soeur et de lui tenir la main pendant tout le trajet. Pour se rendre au n° 341 de la rue des Pyrénées, il suffisait de remonter la rue Vilin jusqu'au double escalier qui débouchait sur la rue Piat. En haut, il fallait s'engager dans la rue des Envierges, la suivre jusqu'au bout, poursuivre son chemin en face, dans la rue Levert et au dernier carrefour, descendre sur sa droite la rue des Pyrénées.



N° 341 rue des Pyrénées en 2015 (Google maps)

L' immeuble du 341 rue des Pyrénées était relativement récent, puisqu'il avait été érigé en 1926. Il est toujours debout et comporte actuellement quatre locaux d'activité et quatorze appartements, répartis sur quatre étages. Quel appartement occupaient Henriette et Antoine? Tout ce dont se souvient Marcelle, c'est que c'était un *"très bel appartement, avec une salle de bains et il y avait même le téléphone!"* De quoi faire rêver l'enfant qui faisait ses besoins dans les WC de la cour du 20 rue Vilin! Des magasins situés au rez-de-chaussée de cet immeuble, elle revoit seulement l'automate qui décorait l'une des vitrines.

Quand elle descendait la rue des Couronnes, Marcelle passait devant une épicerie. Elle voit encore les énormes bocaux remplis de bonbons, fermés par des couvercles en verre, disposés devant la boutique sur le trottoir. Pas un enfant ne s'aventurait à piocher dedans!

Un peu plus bas dans la rue des Couronnes, après avoir quitté la rue Vilin et avant de s'engager à droite, dans le boulevard de Belleville, elle passait devant la maison où demeuraient depuis 1935 son oncle "Le P'tit Marcel" (appelé ainsi parce qu'il était à la fois petit en taille et le dernier de la fratrie Delville) et sa fort sympathique femme Paulette qui riait tout le temps .

De même, elle se souvient qu'après avoir continué jusqu'au boulevard de Belleville, elle débouchait sur le marché qui se tenait régulièrement sur le terre-plein central et entendait les marchandes de quatre-saisons vêtues de longues jupes noires haranguer les ménagères .



73 Le Métropolitain - Station des Couronnes (XI^e et XX^e arr^s)
Boulevard de Belleville un jour de Marché

Jour de marché au métro Couronnes au début du XXème siècle

Elle se rappelle avoir été souvent attirée par la devanture d' un magasin de jouets qui se trouvait sur le trottoir de droite du Boulevard de Belleville .

Mort de sa mère Suzanne Collet

Puis, ce fut pour Marcelle le drame de sa vie et la fin de sa vie insouciante au 20 rue Vilin. Le 8 novembre 1936, sa maman Suzanne, victime d'une septicémie foudroyante, décéda à l'hôpital Tenon. Elle n'avait que trente-six ans. La famille était si pauvre qu'on dut l'enterrer dans la fosse commune du cimetière de Thiais.

Peu après ce décès, Henri le père de cette famille nombreuse qui continuait de travailler en fonderie, il était alors mouleur, ne pouvait s'occuper seul de ses enfants. Qui les garderait? Alors, il les répartit un peu partout dans la famille.

Pour l'aînée, Jacqueline, qui avait treize ans et qui n'avait jamais habité à Paris, ce ne fut pas difficile, il lui suffisait de rester vivre chez ses grands-parents Collet à Soissons, au 3 rue Vallerand. C'est là qu'elle décédera le 6 novembre 1947.

Andrée la plus jeune qui n'avait que quatre ans, fut recueillie par la Tante Jeanne et l'Oncle Marcel Massé qui demeuraient au 3ème étage de l'immeuble. Elle y restera jusqu' au remariage de son père.

Rolande, onze ans, fut envoyée chez la tante Henriette qui, tout juste remariée, était descendue sur la Côte d' Azur pour y tenir un hôtel. Elle vécut là pendant un an. Cependant comme la tante ne parvenait pas à tenir l'hôtel et à s'occuper d'elle en même temps, elle revint à Paris et fut hébergée dans l'orphelinat où Henri et Marcelle avaient déjà été placés.

En novembre 1936, les Soeurs de Saint Vincent de Paul, ces religieuses à cornette, auxiliaires de santé dans les hospices et les asiles accueillirent à l'orphelinat situé au n° 119 de la rue Ménilmontant, Marcelle et Henri Delville comme beaucoup enfants en difficulté sociale ou en attente de placement dans des familles d'accueil. Ce lieu appelé parfois "l'Asile des Petits Orphelins" était à l'origine, une "folie" à savoir une maison de campagne avec dépendances construite au XVIIIème siècle, constituée d' un grand corps de bâtiment à deux étages, entouré de grands jardins. Le pensionnat de jeunes filles qui se trouvait à cet endroit depuis l'Empire, avait été remplacé en 1832 par un orphelinat pour les enfants victimes du choléra que dirigèrent dès 1852 les Soeurs de la Charité ou Soeurs de Saint Vincent de Paul. Dans les années 1970, l'orphelinat devint un centre médico-social. Actuellement, il conserve sa vocation sociale puisqu'il abrite la "Prévention & Protection de l'Enfance" du 20ème arrondissement. (3)



L'ancien orphelinat au 119 rue de Ménilmontant (novembre 2015)

Marcelle se souvient avoir été accueillie dans cet orphelinat par des cris enfantins qui la surprisent quelque peu: *"C'est la nouvelle! C'est la nouvelle!"*

Elle revoit le grand escalier, là où la fille de la concierge de la Tante Henriette s'était fait photographier un jour où elle lui avait rendu visite. Outre les dortoirs où dormaient séparément filles et garçons, elle se souvient d' une salle appelée "ouvroir" où les religieuses pratiquaient divers travaux d'aiguille.

Leur père ne leur rendait visite que deux fois par mois. De temps en temps, il était accompagné de sa soeur Jeanne et de son beau-frère Marcel Massé. Quelquefois, il oubliait d'aller les voir! Quand il arrivait, Marcelle se mettait à pleurer, ce que ne comprenait pas du tout le père. *"Puisque tu pleures à chaque fois que je viens, je ne reviendrai pas!"* bougonnait-il. La religieuse qui s'occupait de la fillette, Soeur Thérèse, avait bien du mal à lui expliquer que c'était des pleurs d'émotion et non pas de rejet.

Souvent , quand il leur rendait visite, il les emmenait se promener dans le cimetière du Père Lachaise. Marcelle garde un très mauvais souvenir de ces promenades dominicales .

Pendant les deux années (1937-1938) où Marcelle et son frère Henri furent pensionnaires dans cet orphelinat, ils fréquentaient "les écoles de la rue de Ménilmontant". C'était les écoles situées un peu plus bas dans la rue, qui portent actuellement les n° 82 et 84 .



Les écoles de la rue Ménilmontant en 2015 (Google maps)

Après le décès de Suzanne, le petit logement du rez-de-chaussée fut aussitôt occupé par une autre concierge, puis par Gabrielle Lefranc, la veuve d'un marchand de quatre-saisons, Marius Deneux, qui avait encore une fille à élever qui s'appelait Andrée. Jeannette, sa fille aînée était déjà en ménage et André, son premier enfant était mort écrasé dans la rue par une voiture, à l'âge de deux ans.

C'est alors que cette Gabrielle, originaire d'Amiens et dont la mère demeurait au 9 passage Deschamps, étroite ruelle qui joignait la rue du Pressoir au boulevard de Belleville, mit le grappin sur Henri Delville. De temps en temps, elle faisait le ménage chez ce veuf qui venait d'emménager dans le logement situé à côté de la loge qui donnait sur la cour du n°20. Les deux compères vécurent quelques temps ensemble. Puis, ils décidèrent de régulariser leur situation, ce qui fut fait le 1er octobre 1938, à la mairie du XXème arrondissement.

De retour au 20 rue Vilin, les enfants Henri et Marcelle furent reçus par les nouveaux mariés. Leur belle-mère mit les points sur les i et déclara brutalement: "*Je ne suis pas votre mère et appelez-moi Madame*".

Dès lors, les mariés habitèrent dans le minuscule deux pièces avec leurs enfants: Andrée Deneux, la fille de Gabrielle, Rolande, Henri, Marcelle Delville qui n'avaient plus besoin d'être hébergés à l'orphelinat et leur petite soeur Andrée.

Une cohabitation difficile

Par la suite, l'évocation de la succession des événements que vécut Marcelle à cette époque au n° 20 rue Vilin, reste confuse, mais pas celle de la cohabitation qui devenait de plus en plus difficile.

Très vite, la petite Andrée fut envoyée en pension à Epinay. Restaient à la maison, au n° 20 rue Vilin , Andrée la fille de Gabrielle, Rolande qui avait le même âge qu'elle, Henri et Marcelle.

La vie avec la belle-mère devenait insupportable. C'est qu'elle s'était révélée être une véritable marâtre, la Gabrielle! Cette femme que les enfants Delville surnommaient "Nenoëil" parce qu'elle louchait, n'en avait que pour sa chère et tendre fille Andrée. Et Henri, leur père, par faiblesse, la laissait faire et même en rajoutait!

Ainsi, Marcelle se souviendra toute sa vie de la fois où il donna à Andrée une poupée. Pour le Noël 1936 qui suivit la mort de leur mère, toutes les filles avaient reçu une belle poupée aux cheveux bouclés à l'image de Shirley Temple. C'était Henri qui les avait eues par l'usine où il travaillait alors. "*Regardez ce que j'ai eu par l'usine*" leur déclara -t-il. Manière très abrupte de ne plus faire croire au Père Noël...Quelques années plus tard, sans doute en 1939, la poupée destinée à Jacqueline qui vivait à Soissons et qui ne l'avait jamais reçue, restait emballée en haut d'une armoire. "*Elle te plaît? Tu la veux?*" demanda Henri à Andrée sa belle-fille. "*Eh bien prends-la.*"

Le jeune Henri souffrait aussi de cette cohabitation. Il ne supportait plus les vexations, les brimades. Une nuit, lors d'une crise de somnambulisme, il débarqua dans la chambre du couple, un couteau à la main et leur cria : "*Lequel des deux j'zigouille?*" Ambiance!

D'ailleurs, les deux compères n'en rataient pas une. C'est à cette période qu'ils poussaient régulièrement le P'tit Marcel à lever le coude, bien plus qu'il ne le fallait. Pourtant, dans le passé, lorsqu'il était marin, celui-ci tenait bien la route. "*Il en tenait encore une bonne, hier soir!*" disait Paulette sa femme, le lendemain.

Ainsi, la famille vivait toujours au 20 rue Vilin quand la guerre fut déclarée en septembre 1939.

C'est alors que l'oncle Marcel Massé dut partir à la guerre, la "drôle de guerre" comme on dit maintenant. Il faisait partie du 214ème Régiment Régional stationné dans la région militaire de Paris en 1939-1940, plus précisément implanté à Paris à l'usage de la Garde des Voies de Communications et de la protection des ouvrages d'art. Au lendemain de l'armistice de juin 1940, tous les régiments français rendirent les armes et leurs soldats furent faits prisonniers. Tel fut donc le cas de Marcel Massé.(4) Cependant, l'oncle ne restera pas prisonnier pendant toute la guerre. Il sera libéré grâce à l'intervention de son frère. Celui-ci avait rattrapé un soldat Allemand qui tombait d'un toit et l'avait ainsi sauvé d'une mort certaine. En récompense, les autorités allemandes permirent la libération de Marcel.

C'est au cours de l'hiver 39-40 que se déroula, au 20 rue Vilin, l'épisode de la fugue de Rolande et de sa complice Andrée Deneux. Celle-ci voulait s'en aller avec son amoureux, un italien qui s'appelait Georges et avait organisé sa fuite avec Rolande. Pour payer leur voyage, elles avaient fauché l'argent du ménage et celui qu'Henri et Marcelle avaient détourné du paiement du patronnage payant en n'y allant qu'à mi-temps. (Ils allaient au patronnage vers la caserne de pompiers du 20ème) Un soir, les deux filles ne rentrèrent pas à la maison. Les parents affolés prévinrent la police qui se mit à leur recherche. Elles furent retrouvées grâce à Henri et Marcelle qui vendirent la mèche. Bien que n'ayant rien fait de mal, Rolande fut placée à l'hôpital Denfert Rochereau dans le XIVème, dans le foyer de l'Assistance Publique. Par la suite, elle sera transférée à Alençon où elle décédera en 1942.

Pendant ce temps, Gabrielle "*qui ne pouvait pas vivre sans sa fille*" fit tout pour la réintégrer à son domicile, lavée de toute accusation. Peu après, la jeune fille partit quand même vivre sa vie en Italie, avec un autre italien!

Henri fut placé en "maison de correction" à Brunoy. Etait-ce parce qu'il était "dur"? Certainement parce qu'il se rebiffait, car il ne supportait plus la vie au 20 rue Vilin.

Pour Marcelle, le début 1940, marqua la fin de son existence au 20 rue Vilin, puisqu'elle fut envoyée en colonie sanitaire aux Glandiers en Corrèze, où elle restera dix-huit mois. Puis, ce sera une longue série de placements en colonie, d'abord comme colon puis comme auxiliaire payée.

Peu après, Henri et Gabrielle quittèrent le 20 rue Vilin et emménagèrent dans un très petit logement dans la rue Etienne Dolet.

Marcelle et les enfants juifs de la rue Vilin.

Après la guerre, en visite chez la Tante Jeanne, Marcelle demanda des nouvelles de la famille Herzenberg qui habitait au n°24, là où avait vécu Georges Pérec. Jeanne lui déclara que Régina, la jeune soeur de Berthe sa camarade de classe, ne reviendrait jamais.

Rifka Herzenberg née le 4 juillet 1933 à Paris, appelée simplement Régina ou Régine fréquentait aussi l'école de filles du quartier, l'école communale de la rue Etienne Dolet. Or, le 16 juillet 1942, le jour de la rafle, elle fut emmenée avec ses parents au Vel d' Hiv'. Un peu plus tard, elle fut internée au camp de Pithiviers, puis envoyée à Drancy d'où, le 19 août 1942, le convoi n°21 l'expédiait en direction de " l'Est", à Auschwitz en fait .

Trois autres enfants voisins se trouvaient dans ce même convoi. Il s'agissait de Jerachmil Chalupka, 12 ans, qui habitait au n°30 de la rue Vilin et des deux frères Erlich qui étaient aussi des voisins de Marcelle, puisqu'ils demeuraient au n°16. C'étaient Michel, 7 ans et son petit frère Samek, 4 ans . Sur une plaque (ou stèle) inaugurée en 1999 à l'école élémentaire du 31 rue Etienne Dolet, son nom figure parmi les 63 noms des élèves-filles qui ont fréquenté cette école.

Malheureusement, ces quatre enfants juifs ne furent pas les seuls à quitter la rue Vilin pour toujours. 1075 enfants de moins de 16 ans habitant le 20ème arrondissement furent raflés, déportés et gazés à leur arrivée dans les camps de la mort. Leur nom est inscrit sur une plaque commémorative entreposée dans la synagogue Julien Lacroix voisine. Parmi eux, vingt-trois enfants habitaient la rue Vilin. (5)

Leur nom ne dit rien à Marcelle, que ce soit les frères Paul- Max et Théodore Cymerman qui habitaient en face de chez elle, au n°25 ou les frères Jacques et Jean Weber qui demeuraient au n° 31 dans la grande bâtisse sise dans le recoin de la rue Vilin. Elle se souvient uniquement du prénom du petit garçon qui habitait au n° 20, dans le bâtiment de la cour. Cet enfant prénommé Isaac, qui avait à peu près son âge, lui fit tant de peine quand elle perdit sa maman, car il lui avait dit : "*C'est de ta faute si ta mère est morte! Dieu t'a punie*". Qu'est devenu ce garçon?

L'amie de Marcelle, Berthe Herzberg échappa à la déportation parce qu'elle séjournait à cette époque en préventorium. Plus tard, la jeune adolescente fut recueillie par une tante, se maria et se mit au travail, à savoir à tailler et à coudre des pantalons à la machine .

"Où avait-elle appris le métier si vite?" se demande encore Marcelle.

Dans les immeubles situés au début de la rue, habitaient de nombreuses familles juives qui furent raflées, déportées et ne revinrent jamais. Au n°1, Fanny Szulewicz âgée d' à peine 16 ans fut prise dans une rafle avec sa soeur Cyrla Szulewicz la mère de l'écrivain Georges Pérec et leur père Aaron. Internés à Drancy le 23 janvier 1943, ils furent déportés le 11 février 1943 en direction d' Auschwitz par le convoi n° 47. (6)

La destruction du quartier de la rue Vilin

Le logement de Jeanne et Marcel Massé, situé au 3ème étage de l'immeuble donnant sur la rue Vilin, comportait deux pièces. Les WC étaient sur le palier. À la sortie de l'étroit escalier de bois, on pénétrait dans le logement par une minuscule entrée-cuisine, sombre parce que non-éclairée. Une cuisinière à charbon qu'on allait chercher à la cave entretenait une confortable chaleur dans le logis. Dans le prolongement, on accédait à la salle-à-manger, où trônait sur la gauche, un buffet Henri II, au centre, une grande table qui occupait tout l'espace et bien plus tard, à gauche de la fenêtre une télévision en noir et blanc qui était mal réglée comme toutes les télévisions de cette époque.

En face, la fenêtre munie d'une solide barre d'appui en fer forgé donnait sur la rue. De là, le regard portait sur les façades des maisons sises en face, aux numéros 21 et 23. Sur la droite, on

entraîné dans la chambre à coucher qui était également éclairée par une fenêtre identique à celle de la salle-à-manger, donnant également sur la rue.

C'est dans ce logement que Jeanne et Marcel demeurèrent de 1931 à 1977. C'est là qu'ils élevèrent leur fils unique René Massé. C'est là que Jeanne passa une grande partie de la Seconde Guerre Mondiale à attendre le retour de son mari Marcel qui avait été fait prisonnier, mais qui heureusement fut vite libéré. C'est là que l'ancien garçon de café et l'ancienne crémillère décidèrent d'acheter, après la guerre, un petit-pied à terre à Chilly Mazarin, en fait situé dans la commune voisine de Morangis. Comme ça, dans leur minuscule cabanon planté dans un luxuriant jardin, ils supporteraient mieux le manque de confort de la rue Vilin.

En 1969, le quartier à l'abandon, attendait sa démolition prévue dix ans auparavant. L'office des HLM de Paris avait été chargé d'assurer l'assainissement d'un certain nombre de lots insalubres parisiens. Pour cela, il devait exproprier les habitants, les reloger, puis détruire les nombreux taudis et rebâtir de gigantesques ensembles devant répondre au besoin urgent de loger la population récemment arrivée dans la capitale. Un de ces lots insalubres destinés à la démolition était le secteur dit des Couronnes qui touchait le sud de la rue Vilin et de la rue Julien Lacroix qui était, il est vrai, dans un piteux état. (7)

De même, celui qui s'étendait en haut de la rue Vilin, de la rue Julien Lacroix jusqu'à la rue Piat était promis également à la démolition. C'est pourquoi, pour ne pas oublier, l'écrivain Georges Pérec se mit à faire l'inventaire détaillé de l'état de toutes les maisons de la rue, inventaire qui sera repris dans le film "*En remontant la rue Vilin*" réalisé en 1992 par son ami Robert Bober, selon ses archives. Ainsi, de 1969 à 1975, il se rendait une fois par an dans la rue Vilin, prenait des notes sur l'état des maisons, prenait ou faisait prendre des photos. (8)

Le 5 novembre 1972, Georges Pérec décrivit l'état de la rue en partant du bas, listant chaque numéro de maison, proposant une photographie, ajoutant parfois un commentaire. C'est ainsi que le N°20 se trouva photographié en deux plans.

Au total, dans les années 1930, dans la rue Vilin, depuis son début dans la rue des Couronnes jusqu'à son double escalier qui débouche sur la rue Piat, il y avait 55 maisons numérotées avec parfois deux magasins en façade et souvent des bâtiments cachés à l'intérieur des cours.

Selon Georges Pérec, en 1972, 25 maisons étaient déjà détruites, principalement du côté impair et en haut de la rue, certaines depuis longtemps, telles que les celles portant les n°38 à 44 situés à proximité du double escalier. Celles-ci encore debout en 1933, entièrement démolies en 1936, avaient laissé place à un immense terrain de jeu favori des enfants du quartier.

Ainsi, en 1972, restaient debout 30 maisons dont 6 magasins encore en activité et 5 cafés-bars dont l'ancienne épicerie de M. Voisin toujours debout au n°17.

L'immeuble n°20 où demeuraient encore la Tante Jeanne et l'oncle Marcel était encadré par deux cafés où venaient se désaltérer et se distraire les nombreux habitants du quartier. Au n°22 se trouvait encore un Bar-Café "qui fermait le dimanche" et au n°18, l'ancien établissement du marchand de vin M. Lamour, le Café-Bar "Le Constantine" que jouxtait l'hôtel meublé portant le même nom évoquant le pays natal pour ces nouveaux habitants de la rue Vilin, installés à Paris pendant ou après la guerre d'Algérie. D'ailleurs, peu habitués à cette animation, Jeanne et Marcel déclaraient être parfois dérangés par le bruit qui s'échappait de ce café.

A cette même époque, lorsqu'Alain était au lycée JB Say, il rendait quelquefois visite à la Tante Jeanne au 20 rue Vilin. C'était l'un des derniers immeubles encore debout dans ce secteur, ce qui correspond aux annotations de Georges Pérec. Il se souvient avoir vu sur les pans de murs de l'immeuble N°16 encore debout, les traces des pièces d'habitation, les murs peints etc... de la maison précédente qui était déjà démolie, qui était en fait le N°14. C'était bien cette maison qui était située jadis à l'angle de la rue Julien Lacroix, la plaque "rue Vilin" accrochée sur la palissade en ciment prouve bien que c'était l'angle... D'ailleurs, c'est à ce niveau que commencera le Parc de Belleville qui sera inauguré en décembre 1988.

En 1977, nous sommes allés voir Jeanne et Marcel dans leur nouvel appartement à la Porte Bagnolet, en bordure du périphérique. Il faisait partie des HLM de Paris, ce qui prouve encore qu'ils avaient été relogés par la ville de Paris devenue propriétaire des immeubles de la rue Vilin. Comme de nombreux habitants du secteur, l'oncle et la tante étaient forts satisfaits d'avoir été relogés dans un appartement clair, spacieux et confortable. Finis les WC sur le palier, le charbon qu'il fallait aller chercher à la cave l'hiver pour alimenter la cuisinière, la vie de famille concentrée dans deux pièces minuscules!

En 1979, un photographe amateur, Serge Degoud prenait divers clichés de l'îlot [N° 16, 18, 20, 22 et 24] encore debout. Le rez-de-chaussée (la loge) du n°20 était muré, y compris la porte d'entrée, ce qui prouve qu'à cette date, l'immeuble était déjà vide de ses occupants. Qu'en était-il des immeubles voisins? Impossible de voir précisément sur le cliché, mais vu l'état des fenêtres aux vitres brisées, sans nul doute, plus personne ne vivait dans ces immeubles.



L'îlot comportant l' Hôtel de Constantine en 1979 (photo de Serge Degoud)

Le 4 mars 1982, le lendemain de la mort de Georges Pérec d'ailleurs, les bulldozers commençaient la destruction du secteur comprenant les immeubles des N° 16, 18, 20, 22 et 24 .(8)

La rue Vilin aujourd'hui

La partie inférieure de la rue Vilin, entièrement rénovée, monte toujours en pente douce, s'arrête au croisement de la rue Julien Lacroix . En face, s'ouvre le Parc de Belleville au n°38 de la rue Julien Lacroix .

Pour repérer l'ancien tracé du reste de la rue Vilin, il suffit de suivre le chemin pavé qui monte en pente douce . Sur la droite, au départ du deuxième chemin latéral se trouvait le n°20.



L'actuelle rue Vilin



Entrée du Parc de Belleville

(novembre 2015)

En continuant sur le chemin central, après une courte montée, on arrive à un terre-plein sur lequel débouche un escalier couvert d'une tonnelle qui suit le tracé de l'ancien passage Julien Lacroix.



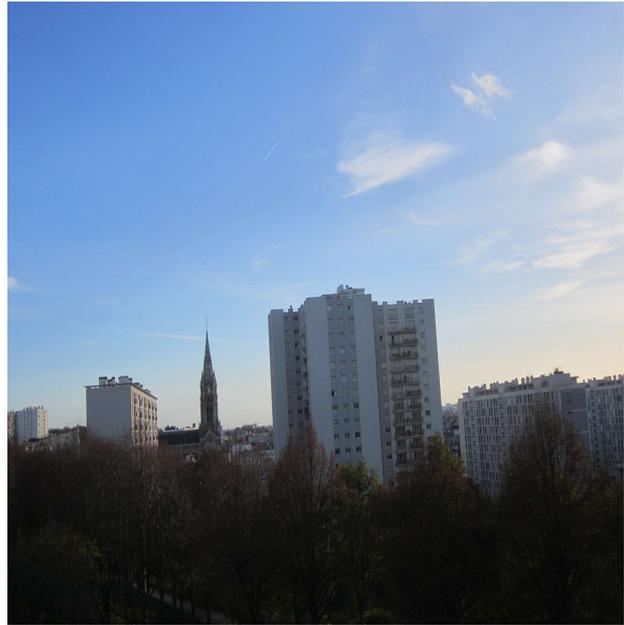
Escaliers situés sur l'ancien passage Julien Lacroix

Enfin, en haut des marches de l'escalier qui s'envole vers la rue Piat, une petite esplanade a été aménagée à l'emplacement du débouché de l'ancien double escalier si souvent photographié.

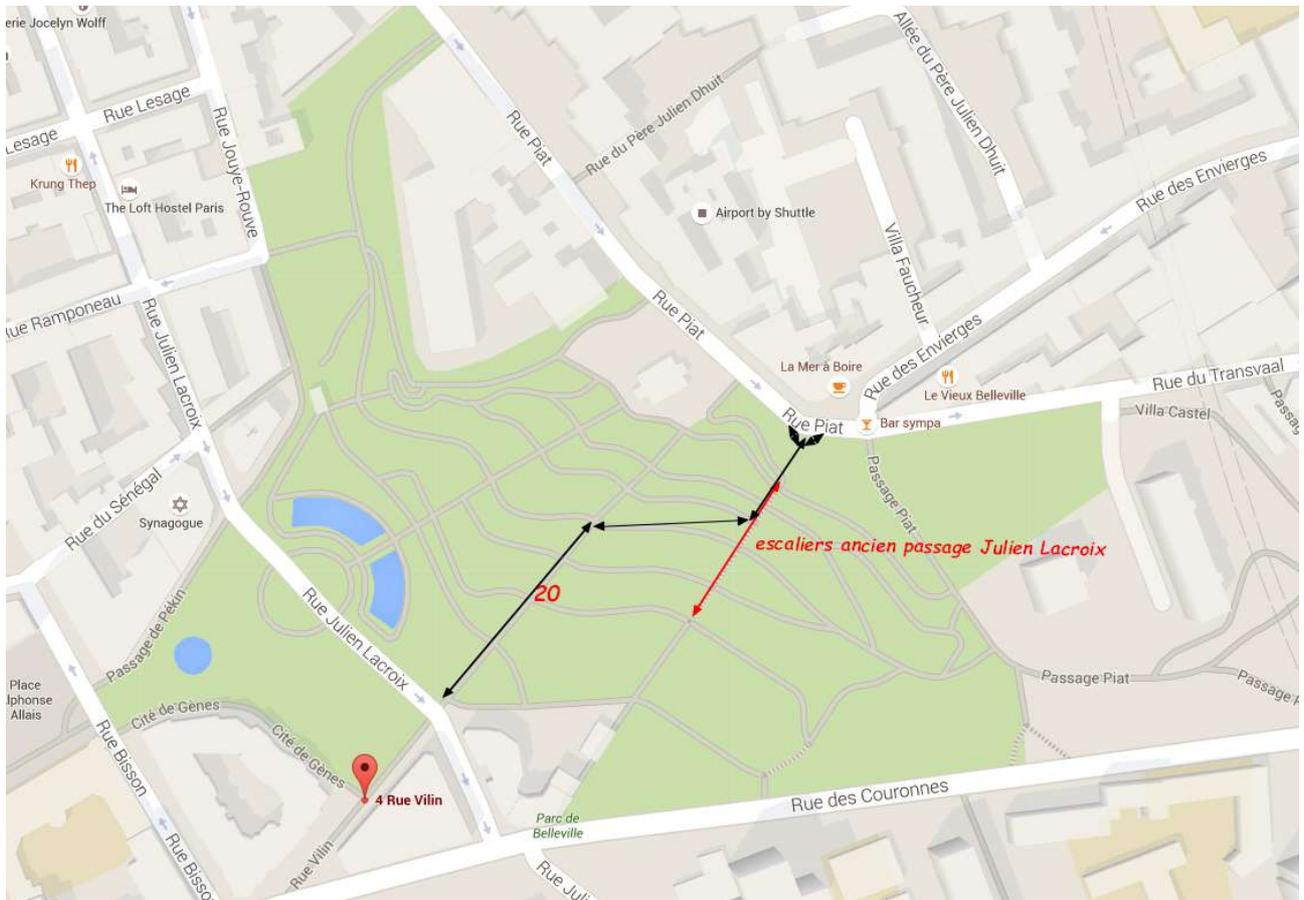
De cette terrasse, on peut toujours voir le paysage sur Paris, en particulier le clocher de l'église Notre-Dame de la Croix.



1947 Marcel Bovis



2015



En noir, tracé de l'ancienne rue Vilin dans l'actuel Parc de Belleville (cf plan Google maps 2015)

Sources

1° **Histoire de la rue Vilin**: *Wikipedia / rue Vilin / Paris 20è & wwwparisrues.com & paris -unplugged.fr /1971*

2° **Souvenirs de Georges Pérec** : *W ou le souvenir d'enfance: page 71*

3° **L'asile des Petits Orphelins au 119 rue de Ménilmontant**:

cf *Connaissance du Vieux Paris J Hillairet . Edition Princesse*

cf *jmrenard.wordpress.com*

cf *parisrevolutionnaire.com*

cf *Wikipedia orphelinat des soeurs de St Vincent de Paul et frères Goncourt*

4° **Marcel Massé prisonnier de guerre** : *liste des prisonniers de guerre 1939-1945 cf Gallica: Registre matricule:N° 1501 //1920// Paris 1er bureau = Massé Marcel, né le 26 août 1900 à Paris / 2è classe , appartenait au 214ème RR*

5° **Les enfants Juifs de la rue Vilin morts en déportation**

cf: *"Memorial Genweb= plaque ou stèle inaugurée en 1999 à l'école élémentaire 31 rue Etienne Dolet Paris 20è.*

cf *Mémorial genweb= "plaque commémorative des enfants juifs déportés par l'état français " dans la synagogue Julien Lacroix n°65717.*

Cf *Memorial de la déportation des Juifs de France de Serge Klarsfeld / liste des convois de la déportation des juifs de France*

6° **La famille de Georges Pérec**:

in *W ou le souvenir d'enfance page 62*

cf *Memorial de la déportation des Juifs de France de Serge Klarsfeld / liste des convois de la déportation des juifs de France (convoi n° 47 du 11 février 1943 de Drancy à Auschwitz))*

cf *décret de 13 octobre 1958 déclarant Cyrla Szulewicz officiellement décédée le 11 février 1943*

7° **film "les HLM de Paris 1959"** *commentaires et photographie de l'îlot Charonne*

8° **"En remontant la rue Vilin "** *= Un film de Robert Bober •1992 •France •Documentaire •48 mn •production Télévision Scénario: Michel Dréano, Robert Bober Lieux de consultation BNF ou maison du Doc' Lussas et archives de INA <https://www.youtube.com/watch?v=ZBhQAYHRo3c>*